



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

**N°361 FÊTE DE LA DORMITION
et 11^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE**

Le présent feuillet complète pour la fête de la Dormition les feuillets n°31, 87, 139, 194, 249, et pour le 11^e dimanche après la Pentecôte les feuillets n°32, 90, 141, 195, 306, feuillets que l'on peut télécharger sur le site <https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets>

**Fête de la Dormition de la Très Sainte Mère de
Dieu
(Ph 2, 5-11 ; Lc 10, 38-42 et 11, 27-28))
Homélie du Père Boris Bobrinskoy
à Bussy le 28 août 1995**



Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Dans la conscience de l'Église, le jour du décès d'un saint, — et d'un chrétien —, est considéré comme le jour de sa véritable naissance. De sa naissance définitive. De sa Pâque, de son passage d'une vie transitoire, d'une vie en images, en symboles, à la présence et au face-à-face avec le Seigneur. Donc naissance. Or ce moment décisif du passage de la mort, ou plutôt de la vie mortelle à la vie immortelle, récapitule et concentre toute l'existence. Depuis le début jusqu'à la fin. Depuis le début, non pas seulement le début de la naissance humaine, mais bien plus tôt, dans le plan de Dieu. Car Dieu a pour chacun de nous un plan éternel. Un plan qui est inscrit dans sa sagesse infinie, « avant la création du monde », comme le disent les Écritures. Dieu nous a destiné le Royaume qui nous « a été préparé dès la fondation du monde » (Mt 25, 34).

Le plan de Dieu prend une signification toute particulière pour la Vierge Marie. Dieu a voulu que le Seigneur naisse par une femme et l'opération du Saint Esprit. Cette volonté de Dieu est une volonté pré-éternelle, une volonté par laquelle Marie revient remettre en ordre, ou plutôt participer à la remise en ordre par le Seigneur de ce que la première Ève avait compromis. C'est pourquoi dans la tradition chrétienne, Marie est appelée la nouvelle Ève. Ève, ce nom, signifie « Mère de tous les vivants ». La nouvelle Ève est d'une manière plus forte, d'une manière plus vraie

encore, la Mère de tous les vivants. De tous les vivants, de ceux qui vivent, c'est-à-dire ceux qui sont appelés à la vie éternelle. Marie nous précède dans le Royaume par sa Dormition, elle nous y introduit, elle y intercède pour nous.

Toute la vie de Marie doit être contemplée comme une obéissance, une réalisation du plan de Dieu, à la fois pour elle et pour le Seigneur, et aussi pour l'humanité tout entière. Car « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (Jn 3, 16).

Toute la vie de la Mère de Dieu est une vie d'obéissance, d'accomplissement de la volonté de Dieu et par conséquent de consécration. Elle avait été consacrée avant sa naissance, lorsque l'ange apparaît à Joachim et Anne pour leur annoncer sa naissance. Elle est consacrée, lorsqu'à son introduction dans le Temple, le grand-prêtre, peut-être Zacharie, par une motion divine de l'Esprit Saint, la fait entrer dans le Saint des Saints. Elle est consacrée lors de ce que l'on peut appeler « la Pentecôte de la Vierge Marie », quand l'Esprit Saint descend sur elle. Dans l'Esprit Saint, elle devient alors le Temple du Verbe de Dieu, le Temple du Fils éternel, de celui qui n'a pas de mère. Lui, il accepte Marie, il la choisit comme mère. Ainsi, il sera conçu en elle et il grandira dans le silence des neuf mois de l'attente, puis pendant trente ans, de l'enfance à la vie cachée à Nazareth. En passant par l'Égypte, qui est déjà signe du rejet de Jésus par le monde.

Par la suite Marie sera mise à l'écart. « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? » (Jn 2, 4) lui dit Jésus aux noces de Cana, d'une manière qui peut nous sembler sévère. C'est que désormais il n'appartient plus ni à sa mère, ni à sa famille. Bien sûr, « Heureux le sein qui t'a porté ! Heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! » (Lc 11, 27). Mais surtout « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » (Lc 11, 28). Marie est doublement bienheureuse. Elle est bienheureuse parce qu'elle a porté physiquement et maternellement le Fils de Dieu mais encore plus bienheureuse parce qu'elle s'est nourrie sans cesse et infiniment et pour toujours de la Parole de Dieu.

Marie est consacrée au Seigneur. Elle est ainsi une image et un modèle pour nous tous, et particulièrement pour ceux et celles qui s'engagent dans la vie monastique. Car la vie monastique est une restauration de l'intégrité, une restauration de l'intégrité baptismale, une restauration de la virginité et également un don de croissance et de plénitude de l'Esprit Saint pour réaliser, — ce que tous nous sommes appelés à faire — à l'image de Marie, la maternité de Jésus. Car nous devons savoir que nous avons reçu et que, de jour en jour, de dimanche en dimanche, nous recevons le Seigneur dans nos cœurs. Nous le recevons comme un petit enfant qui vient de naître et que nous portons dans nos bras, comme si c'était la première fois.

En réalité, ce n'est pas nous qui le portons. Et lorsque nous élevons les bras dans la prière, c'est lui qui nous porte, c'est lui qui nous transporte, c'est lui qui nous stabilise dans le bien, dans la grâce, dans la gloire de Dieu.

Ainsi se termine la vie de Marie. Tout entière dans la perspective de la prophétie de Syméon. Lorsque le quarantième jour, elle porta Jésus au Temple pour le présenter au Seigneur, Syméon prophétisa qu'« une épée te transpercera l'âme » (Lc 2, 35). Le cœur de Marie a été transpercé, comme aucun cœur de mère ne pourra jamais l'être.

Selon la tradition de l'Église orthodoxe, qui n'est pas certifiée par l'Écriture — mais il y a des choses que l'Église connaît par sa sagesse intérieure, par son écoute de l'Esprit —, Marie a été la première à voir son Fils ressuscité. Ensuite, elle connaît le temps de la patience, le temps de l'attente du jour où le Seigneur l'appelle de nouveau vers lui. Désormais, elle est avec lui, non plus en figure, non plus à travers les sacrements, mais dans le face à face éternel.

Le face à face éternel de celui qu'elle a porté, avec celle qui l'a porté dans ses bras et dans son cœur.

Désormais, je le dis bien, ce passage de Marie, de la vie mortelle à la vie immortelle, n'est pas une naissance nouvelle seulement pour elle mais aussi pour l'Église. Car Marie a reçu le charisme, la vocation, l'ordre divin d'intercéder maternellement pour les hommes, pour l'Église, pour tous ceux qui souffrent, pour tous les pécheurs. « Voilà ta mère » (Jn 19, 27) disait à Jean le Christ pendu sur la croix. Cette maternité s'étend désormais à tous les hommes. Nous ne sommes pas orphelins sur terre. Jésus a voulu que sa toute-puissance et sa miséricorde soient précédées par l'intercession de sa mère. Certains dans leur logique humaine ont du mal à comprendre ce mystère : pourquoi aurait-t-on besoin de quelqu'un d'autre à côté du Seigneur, comme si sa miséricorde n'était pas suffisante ? Oui, nous avons, nous, besoin de cette présence auprès du Seigneur, pour faire justement le pont, le lien entre la justice de Dieu et sa miséricorde, entre sa toute-puissance et son amour. Marie est là qui intercède perpétuellement. L'Église à son tour entre dans ce mouvement, dans cette prière d'intercession maternelle et quotidienne. Chacun de nous, à l'intérieur de l'Église, participe à la maternité de Marie, à son intercession pour les hommes. Dans la vie monastique, nous ne sommes pas simplement centrés sur nous-mêmes, sur notre existence cloîtrée, mais nous portons le monde en nous. Cela est vrai pour les moines, pour les moniales. Cela est vrai pour les paroisses, cela est vrai aussi pour chaque cœur de chrétien qui doit porter le monde en lui.

Que la Mère de Dieu nous donne d'être à son image. De naître, de grandir, de retrouver la virginité du cœur qui est la consécration définitive et unique au Seigneur. Être seul à seul avec le Seigneur. Apprendre à élargir notre cœur aux limites du

monde et à porter les êtres, particulièrement ceux qui souffrent, ceux qui ne savent pas, ceux qui errent dans les ténèbres, dans la nuit et les déserts du monde. Pussions-nous être à l'image de la Mère de Dieu.

Invoquons-la donc et remercions-la d'être rassemblés ici en son nom et de célébrer la fête de sa naissance au ciel.

Amen.

Homélie extraite de *Viens Esprit de Vérité !*, Paris, Cerf, 2024.

11^e Dimanche après la Pentecôte

Le serviteur impitoyable

(1 Co 9, 2-12 ; Mt 18, 23-35)

Homélie du Père Boris Bobrinskoy du 22 août 1982

Cette parabole que nous venons d'entendre sur le serviteur impitoyable est une image. Elle est une image à la fois du pardon de Dieu, de son amour infini mais aussi de l'exigence de son amour. Elle est une image aussi de notre propre faiblesse, du lien qui existe entre ce que Dieu nous demande et ce que Dieu nous donne. Cette parabole est également un commentaire imagé, une illustration, une image du *Notre Père* : « Remets-nous nos fautes comme nous les remettons à ceux à qui nous devons ». C'est peut-être la meilleure traduction. Le mot « dette » est certainement primitif dans le *Notre Père* et Jésus, comme plus tard les Pères de l'Église, ne néglige pas d'utiliser les comparaisons les plus banales, les plus coutumières, pour montrer surtout ce que nous devons à Dieu, pour montrer aussi comment le péché instaure une distance, un abîme infini entre Dieu et nous et comment Dieu lui-même comble cet abîme par son amour, par son amour fou.

Quelle est la relation ou quelles sont les relations entre ce que Dieu nous donne, son amour, son pardon, et ce qu'il nous demande vis-à-vis de nos proches ?

Si nous relisons cette parabole, nous voyons qu'avant tout, Dieu a pardonné. Dieu nous a pardonné. Nous pouvons dire que dans l'Église, dans ce temps de l'Église jusqu'à la fin des siècles, nous sommes enveloppés dans le pardon de Dieu : le pardon de Dieu est le premier. Comme le dit Saint Paul, « Dieu nous a aimés alors que nous étions encore pécheurs ». Dieu n'a pas attendu que nous venions vers lui, Dieu n'a pas attendu que nous fassions le premier pas. En réalité, nous sommes asservis, enchaînés au péché, nous sommes éloignés de Dieu de telle manière que si ce n'était la grâce prévenante en nous, nous ne pourrions pas faire ce pas, nous ne pourrions pas remonter vers Dieu. Et chaque fois que, au fond du cœur de l'homme, il y a cette recherche, ce besoin, cet appel à Dieu, cet appel au bien, à la pureté, ce mouvement

d'amour et de pardon, de tendresse, de tendresse toute humaine, eh bien c'est toujours un souffle, un souffle imperceptible mais très réel de Dieu qui agit en nous, qui nous inspire, qui nous élève, qui nous transforme.

Par conséquent, rappelons-nous cette première chose : le pardon de Dieu est premier. Mais ce pardon de Dieu qui est le signe de son amour n'est pas à sens unique. Il demande de notre part une participation, il demande que nous élargissions notre cœur, que nous en brisions les limites et les cadres, à l'image du cœur de Dieu, et cela nous est demandé dans notre existence quotidienne aux uns et aux autres, aujourd'hui, maintenant, ici. Et si chacun de nous ici regarde dans son propre cœur, s'interroge sur cet appel de Dieu au pardon, eh bien nous aurons tous certainement des choses à nous dire, nous verrons tous combien nous sommes ingrats et combien nous sommes éloignés de cet appel de Dieu au pardon. Des ressentiments règnent souvent en nous, il y a des recoins dans notre cœur qui ne sont pas illuminés par l'amour et par la grâce de Dieu parce que nous en voulons à nos proches, qui deviennent nos lointains, qui deviennent alors imperceptiblement – extérieurement tout va bien – mais qui deviennent intérieurement, disons-le, nos ennemis. L'inimitié commence à l'intérieur du cœur, même quand elle ne se manifeste pas extérieurement. Par conséquent il y a cette transformation, il y a ce mouvement de pardon, pour les petites choses d'abord.

Et c'est ainsi que la parabole nous montre que le serviteur impitoyable avait lui-même un débiteur, mais cette dette était minime. Et de fait nos dettes les uns envers les autres sont minimes, nous les amplifions, nous leur donnons beaucoup d'importance, beaucoup de place. Elles prennent beaucoup de place dans notre mentalité, dans notre regard, nous entraînant vers ce prisme de haine qui élargit, déforme les choses et donne à des choses de peu d'importance bien plus d'envergure qu'elles n'en ont en réalité.

Mais alors, lorsque nous refusons ce simple pardon, ce geste d'amour, cette ouverture, cet accueil à celui qui est notre proche ou qui l'a été, et qui doit le redevenir, alors quelque chose se passe entre nous et Dieu. Parce que Dieu attend de nous que nous soyons à son image, et lorsque nous refusons, le visage de Dieu s'éloigne, son visage de Père s'estompe, Dieu devient un roi dur, un créancier impitoyable. C'est ainsi que la Bible représente le roi dans la parabole des talents.

Dans le *Notre Père*, nous disons toujours cette parole « Remets-nous nos dettes », « pardonne-nous nos offenses ». Ici je garde le texte primitif dans cet enseignement d'aujourd'hui : « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux à qui nous devons ». Dans certains manuscrits, ce n'est pas « comme nous les remettons » mais « comme nous les avons remis », et cela nous ferait penser que notre propre mouvement devient notre geste de pardon, devient la condition nécessaire pour que

nous-mêmes nous obtenions le pardon de Dieu. Pardonnons dans les petites choses pour que Dieu nous recouvre entièrement de son pardon. Pardonnons dans les petits détails, dans les petites difficultés, pour que Dieu abolisse cet énorme abîme d'inimitié et d'hostilité, de distance qui existe entre nous. Et c'est ainsi que la plénitude du pardon de Dieu nous est donnée dans l'eucharistie.

L'eucharistie, c'est vraiment le lieu fondamental et total de la réconciliation où nous sommes illuminés, où nous sommes transformés, où nous sommes apaisés, où nous sommes sanctifiés par la grâce du Saint Esprit. C'est ça le pardon.

Le pardon n'est pas simplement une déclaration : « Voilà, il n'y a plus de distance, de haine, de colère, entre Dieu et moi ». Non, le pardon en toutes choses, le pardon nous introduit dans la vie de Dieu, le pardon nous rend enfant de Dieu pour notre existence entière, et c'est là le but, c'est là la fonction même de l'Eucharistie, de nous rendre enfant de Dieu. C'est pourquoi c'est seulement à la fin de la liturgie eucharistique, après la consécration des saints dons, après l'invocation du Saint Esprit, après le baiser de paix, que symboliquement nous nous exprimons par ces mots : « Aimons-nous les uns les autres afin que dans un même esprit nous confessions : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ». Eh bien c'est après tout cela, après que l'Esprit Saint soit descendu sur les dons, le pain et le vin présentés à l'offrande et sur nous-mêmes pour faire de nous un seul corps, que nous osons, avec audace, avec confiance, élever nos bras vers Dieu et dire : « Notre Père ».

Le *Notre Père*, cette prière, a sa place véritable et unique là, à ce moment de la fin de l'Eucharistie, lorsque nous sommes sanctifiés, lorsque nous sommes réconciliés les uns avec les autres. Alors nous pouvons nous adresser à Dieu et nous redécouvrons son visage de Père, et nous nous redécouvrons ses enfants. Et se redécouvrir enfants du Père, c'est aussi se redécouvrir avec étonnement, avec joie, avec émerveillement frères et sœurs les uns des autres. Nous devons tous conditionner la filiation à Dieu par cette fraternité. C'est un mot doux, un mot oublié, un mot galvaudé, mais un mot que nous devons réaliser concrètement aujourd'hui, maintenant, dans cette paroisse, dans nos familles. Nous savons tous quels sont les obstacles qui nous gênent pour aller nous embrasser véritablement les uns les autres, ou plutôt pour que ce baiser ne soit pas simplement une formalité extérieure mais qu'il exprime cette joie du miracle de Dieu, du miracle de l'Esprit Saint qui abolit les frontières et qui nous rend véritablement proches, frères, un dans ce corps du Christ, un dans ce sang du Christ qui nous renouvelle, un dans l'Esprit du Père qui nous rassemble, qui nous fortifie et qui nous sanctifie.

Amen.

Vous pouvez lire une autre homélie de père Boris Bobrinskoy sur cet évangile dans *Viens Esprit de Vérité !*, Paris, Cerf, 2024.

